

Le oui-autiste et le Symbolique

Allocution présentée le mercredi 18 juin 2025 rue Defacqz à Ixelles dans les locaux de l'Association de la Cause Freudienne-Belgique dans le cadre du Séminaire *Clinique et Politique des Institutions* organisé par Katty Langelez-Stevens et l'ACF-Belgique en vue du Congrès « Malaise dans la famille » prévu en juillet 2025.

Laurent Demoulin

Ce serait trop peu dire que je ne suis pas sûr des pages qui suivent.
Francis Ponge, *Le Peintre à l'étude*

Lors de cette rencontre, j'ai fait part à l'assemblée, spontanément, d'un questionnement théorique personnel, formulé en termes lacaniens « sauvages », c'est-à-dire issus de l'enseignement familial et spontané que j'ai reçu, durant l'enfance et l'adolescence, de mon père, le psychanalyste lacanien Christian Demoulin (1942-2008). Comme ma modeste réflexion a semblé intéresser les personnes compétentes présentes dans la salle ou en visioconférence, je me permets de la consigner ici en la reformulant de façon un tant soit peu structurée – en hommage à mon père, qui a donc bel et bien fait preuve avec ses enfants de qualités pédagogiques extraordinaires, expliquant simplement une pensée, celle de Jacques Lacan, réputée pour sa complexité, voire, aux yeux de ses nombreux détracteurs, pour son hermétisme.

Il s'agit d'une réflexion basée sur les liens entre l'autisme et la tripartition lacanienne Symbolique / Réel / Imaginaire. Ou plutôt de l'évolution de ma réflexion sur le sujet.

Il m'a paru d'abord, dans un premier temps, que, contrairement au psychotique qui a tendance à confondre Réel et Symbolique, l'autiste, ou plutôt le « oui-autiste » comme je l'ai appelé dans mon roman *Robinson*, c'est-à-dire l'autiste de Kanner qui ne parle pas du tout, s'est niché dans le Réel par refus du Symbolique. Je songeais, par exemple, à ces enfants qui passent des heures à examiner chaque grain de sable sans se lasser, comme la petite María dans une bande dessinée autobiographique espagnole signée María et Miguel Gallardo¹. La lecture de l'ouvrage du psychanalyste Henri Rey-Flaud, *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage*, m'a conforté dans cette opinion tout en m'amenant à la nuancer. En se basant sur Bion, Rey-Flaud évoque un « espace présymbolique² » et ajoute un peu plus loin :

[...] dans l'autisme l'objet, appelé comme barrière contre le monde, relève, conformément à son statut de signifiant, d'un ordre qui est, quoi qu'on ait pu dire, *a minima* symbolique. [...] Dès lors, l'existence de telles barrières permet de déterminer avec assez de précision la position paradoxale de l'enfant autiste, confronté en tant qu'humain à la loi fondamentale du langage qui lui oppose d'acquiescer comme taxe d'entrée dans le symbolique la cession de morceaux de corps [...], en ne recevant en échange de cet abandon vital que de vaines contremarques représentatives. Que l'enfant autiste réponde à cette exigence par la mise en place de barrières infranchissables, dressées contre l'autre, exprime de façon claire le refus de ce marché. Cependant en sens inverse la présence de lignes, de frontières, de limite à ne pas transgresser atteste paradoxalement l'existence d'un espace déjà *a minima* symbolisé³.

Dans ce passage, j'avoue que la notion de « cession de morceaux de corps » ne m'a guère parlé, ou du moins m'a semblée conjecturale, alors que celle de « barrière » me paraît évidente, ne serait-ce qu'au vu de la façon dont le oui-autiste que je connais intimement s'enroule dans son édreton. Mais peu importe : j'ai retenu de la démonstration ces notions de « présymbolique », de symbolique « *a minima* », d'« espace *a minima* symbolisé ». L'enfant a verbal ne serait pas hors du Symbolique, mais y serait simplement moins qu'un non-autiste. Il serait resté au bord. En vertu de quoi ? Dans une phrase qui semble commenter le titre de son ouvrage, Rey-Flaud y voit un refus : « le refus des émotions manifesté par l'enfant autiste

¹ María GALLARDO et Miguel GALLARDO, *María et moi*, traduction d'Alejandra Carrasco, Paris, Rackham, 2010, non paginé.

² Henri REY-FLAUD, *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage*, Paris, Aubier, coll. « La psychanalyse prise au mot », 2008, p. 65.

³ *Ibid.*, p. 114-115.

est l'expression de sa peur d'être, selon le destin assigné à tout humain, pris dans la dynamique subjective mise en branle par le langage à l'orée de la vie⁴ ». Une page inédite de mon roman *Robinson* va exactement dans la même direction :

Robinson se trouve en haut de l'escalier tandis que son père est en bas avec sa demi-sœur.

Peut-être pris de panique, il prononce, pour la première fois, à deux reprises la syllabe « pa », ce qui produit ce nom si doux à l'oreille d'un père aimant : « Papa ! » Le père en question et la demi-sœur de Robinson exultent de joie en entendant ce mot si longtemps attendu. Manifestent-ils trop leur émotion ? Ont-ils rêvé ? Ont-ils surinterprété un cri qui, par hasard, aurait ressemblé à « Papa » ? Robinson a l'air désemparé face à ce flot d'émotions exubérantes. Peut-être se dit-il : « On ne m'y reprendra plus ! » Ce qui est sûr, c'est que jamais par la suite il ne dira « Papa », ni aucun autre mot de la langue française.

Et il se fait que les nombreux parents d'enfants oui-autistes averbaux auxquels j'ai posé la question partagent avec moi l'impression que leur enfant a refusé sciemment de parler. Il s'agirait donc d'une décision.

Voilà où en était ma réflexion avant que je ne change d'avis.

Si je suis toujours d'accord avec l'idée d'un refus, l'hypothèse du présymbolique, même si certains arguments semblent plaider en sa faveur, me pose désormais problème pour plusieurs raisons.

D'abord, une de ces conséquences de ce point de départ serait qu'il faudrait tracer une frontière infranchissable entre autistes de Kanner et autistes Asperger et, au sein des premiers entre ceux qui parlent peu ou prou et ceux qui ne parlent pas du tout. Or, même dans le chef des principaux intéressés (je songe à Josef Schovanec⁵), la plupart des avis convergent pour y voir un « spectre », c'est-à-dire un *continuum* entre une infinité de rapports différents au langage : personnes qui ne parlent absolument pas, personnes qui parlent très peu ou de façon stéréotypée, comme Casper dans un *Lucky Luke* signé par Blutch⁶, personnes qui inventent des mots, personnes qui parlent de façon très étrange, ou un peu étrange, personnes qui parlent tout à fait normalement. Plaident en faveur de ce *continuum* le fait que certains autistes passent d'un stade à l'autre, tel Théo Fache, d'après le livre qu'il a écrit avec sa mère et que j'ai eu la chance de préfacer⁷ : après avoir prononcé ses premiers mots comme tout un chacun, Théo enfant a procédé à un repli hors du langage. Ensuite, il a créé un langage personnel, dans lequel, patiemment, sa mère s'est alors introduite. Enfin, grâce à la connivence établie ainsi entre elle et lui, il a accepté, vers l'âge de 5 ans, d'entrer dans le langage commun et d'user des « mots de la tribu », selon l'expression de Mallarmé. Non seulement, il s'est mis à parler comme tout le monde, mais il a ensuite appris à écrire. Qu'en est-il alors du présymbolique ? Celles et ceux qui en sortiraient ne seraient plus autistes ? Ce n'est pas l'avis de Théo qui évoque fréquemment « son » autisme.

Ensuite, la notion de symbolisme *a minima* ne semble pas compatible avec un élément bien connu de la vie autistique : les rituels. Quoi de plus symbolique qu'un rituel ? Or, les rituels structurent profondément le quotidien du oui-autiste qui ne parle pas.

Troisièmement, si l'hypothèse selon laquelle les enfants oui-autiste auraient sciemment refusé d'entrer dans le langage se tient, comment ont-ils pris cette décision si ce n'est avec au moins un mot : « non » ? Par quel mot ont-ils dit « non » aux mots ? D'où leur vient en outre

⁴ *Ibid.*, p. 39.

⁵ Celui-ci écrit en effet : « [...] une thématique qui me tient à cœur [:] l'idée de continuité du spectre autistique. Ou, en d'autres termes, si vous préférez, la thèse qu'on ne peut pas compartimenter, en segments étanches, le spectre de l'autisme, dire que Pierre est un autiste, par exemple, de Kanner et Paul un "Aspie" ou autres. » (Josef SCHOVANEC avec Caroline GLORION, *Je suis à l'est. Savant et autiste : un témoignage unique*, Paris, Plon, coll. « Pocket », 2013, p. 270)

⁶ BLUTCH, *Les Indomptés. Un hommage à Lucky Luke d'après Morris*, Givrins, Lucky Comics, 2023.

⁷ Valérie GAY-CORAJOU et de Théo FACHE, *À la croisée des chemins. Autisme, entre mère et fils*, sans lieu, Éditions Il est midi, coll. « Témoignage à deux voix », 2024. À la suite de la phrase citée dans la note 5, Schovanec a recours au même argument que moi pour défendre l'idée d'un *continuum* : « Beaucoup de mes amis sont passés allégrement d'une case à l'autre [...] » (Josef SCHOVANEC, *Je suis à l'est, op. cit.*, p. 270).

cette si profonde connaissance du langage ? Comment peuvent-ils savoir qu'en y pénétrant, il devront renoncer au contact direct au Réel, ou, selon l'hypothèse de Rey-Flaud, voir leur corps se morceler ? Refuser le symbolique, c'est déjà y être plongé.

Enfin, d'un point de vue vaguement philosophique, comme je suis l'héritier d'une famille de pensée (Barthes, Ponge, Lacan et son « parlêtre ») qui considère que l'humanité se définit par le Symbolique et, plus particulièrement, par le langage doublement articulé qui permet la création d'un nombre infini d'énoncés, je devrais tirer de l'hypothèse du présymbolique la conclusion suivante : le oui-autiste, qui y est demeuré, est moins humain que le non-autiste, c'est-à-dire plus proche de l'animal. Or, non seulement cette proposition est tout à fait choquante moralement et très dangereuse politiquement, mais en outre elle m'a toujours parue complètement erronée. Oui-autiste et non-autiste sont tout autant humains l'un que l'autre : tous deux ont perdu l'instinct animal et vivent dans le monde de la pulsion humaine. Or qu'est-ce qui peut tuer l'instinct si ce n'est un Symbolique en bonne et due forme ?

Attendu donc que les oui-autistes sont, tout autant que les non-autistes, des êtres humains ayant troqué l'instinct contre la pulsion, attendu que le refus du langage est une décision paradoxalement symbolique, attendu que des rituels hautement symboliques structurent le quotidien autistique, attendu qu'un *continuum* se trace entre le oui-autiste non-verbal et l'autiste Asperger qui maîtrise parfaitement le langage, il faut conclure que l'autiste, même le oui-autiste qui ne parle pas, vit dans le Symbolique, pas plus, pas moins que le non-autiste.

De cette première conclusion découle une nouvelle hypothèse : il s'agit, dans le cas de l'autisme, d'un Symbolique particulier, ou plutôt d'un rapport particulier au Symbolique.

Le non-autiste, qu'il soit névrosé, psychotique ou pervers, accède au Symbolique via l'Autre (via l'Imaginaire, peut-être ?). Dans l'article « Symbolique » d'un dictionnaire psychanalytique assez récent, je lis en tout cas : « Ainsi l'ordre symbolique est constitué comme un système autonome de signifiants régi à partir du lieu de l'Autre et auquel le sujet est asservi⁸. » S'il est névrosé, le sujet, quand il est enfant, obéit à la Loi d'abord pour autrui, soit par « peur du gendarme », soit pour faire plaisir à ses parents : ce n'est que dans un second temps qu'il intègre la loi dans son for intérieur. Mais, même quand il l'a assimilée, il ne cesse de l'adapter à l'autre. Il y aurait donc comme un arc qui passe à travers l'Imaginaire (en tant que rapport corporel à l'image de l'Autre) pour atteindre le Symbolique.

On dirait que, pour l'autiste, le Symbolique est plus ou moins déconnecté de l'Autre, c'est-à-dire partiellement essentialisé, hypostasié, plus intimement intégré dans le for intérieur que chez un non-autiste et presque impossible à adapter à autrui, comme s'il dépendait directement d'un Dieu implacable et innommé. Le « système de signifiants » de la définition citée *supra* devient *vraiment* « autonome ». « La loi est faite pour l'homme et non l'homme pour la loi » : rien de plus anti-autistique que cette parole du Christ. Ou pour le dire autrement, le Symbolique et l'Imaginaire seraient parallèles dans la vision autistique du monde. En conséquence de quoi, le rapport à l'Autre aurait lieu presque uniquement dans l'Imaginaire. Il en irait ainsi en tout cas pour les oui-autistes non-verbaux, notamment à travers un rapport fusionnel très intense avec l'autre de référence.

Car, à mon avis, les autistes ne sont pas coupés des autres *a priori*. Contrairement à ce que suggère la métaphore cruelle de la « bulle autistique », même les oui-autistes averbaux sont capables de communication fine, d'empathie, de partage, de gratitude et, pourquoi ne pas le dire ? d'expression d'amour – bien que leurs signes soient parfois difficiles à percevoir et/ou à interpréter. Cependant, comme leur usage du Symbolique déconnecté ne peut leur servir de protection (de « barrière »), ils établissent avec l'Autre un contact brut, intense, fort :

⁸ Jean-Paul HILTENBRAND, « Le Symbolique », dans Alain de Mijola, dir., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2013, p. 1764.

toutes celles et tous ceux qui vivent avec un oui-autiste remarquent à quel point ceux-ci sont extrêmement sensibles à l'humeur d'autrui, en tout cas de l'autre de référence. Trop, peut-être. D'où le fameux repli autistique, qui n'est donc pas définitoire, mais second, c'est-à-dire réactif.

Cette hypothèse, selon laquelle le Symbolique serait (plus ou moins selon les cas) indépendant de l'Autre, permet de comprendre l'importance des rituels dans la vie autistique, qui sont donc bien plus que des tocs servant à apaiser l'angoisse. Les rituels, en tant que manifestations fondamentales du Symbolique, participent pleinement au caractère purement humain des autistes : lutter contre eux, c'est lutter contre leur profonde humanité.

Les mots inventés en plus grand nombre par certains autistes que par le reste de la population, poètes y compris, trouvent là aussi une explication simple : c'est même un exemple de Symbolique déconnecté, anti-communicationnel et auto-suffisant, surtout quand il s'agit de mots vraiment neufs, qui, non seulement, ne sont pas produits par dérivation de mots existants mais qui, en outre, ne correspondent en rien aux sonorités de la langue de l'entourage. Ainsi, outre le « Papa » hypothétique lancé du haut des escaliers, le seul vrai mot de Robinson, qu'il a employé à l'envi durant une courte période, servait à désigner sa peluche fétiche (son objet petit a ?) ne semblait pas du tout issu du français standard : il s'agit de « Omgohod », « lancé avec un accent tonique, de type anglo-saxon, portant sur la dernière syllabe “hod”, l'ensemble psalmodié en une émission unique qui rappelle la trille que la chanteuse Deborah Harry de Blondie susurrerait dans les dernières mesures de “*Heart of glass*”, gros tube de 1978 ». Comme par hasard, le mot a disparu du répertoire de Robinson quand son père a commencé à l'employer. À cet égard, Robinson a réagi à l'inverse de Théo Fache.

L'hypothèse du Symbolique déconnecté (ou moins directement connecté à l'Autre) permet également, en partie, d'expliquer le *continuum* entre les différentes variétés d'autisme, même si la question demeure très délicate. Il ne me semble pas que les Asperger, qui maîtrisent le langage, aient un rapport particulier aux lois de la cité tant qu'elles sont explicites. Mais le rapport au Symbolique se complique pour eux, dirait-on, quand il s'agit de trouver leur place sur la scène du théâtre social tel que le décrit le sociologue Erving Goffman, pour qui, selon le résumé que propose de sa pensée Livio Belloï en une belle formule, « une certaine duplicité serait fondatrice de l'ordre social : l'“individu” s'ouvre à la fragmentation, devient “dividu” ; il est plusieurs ou, en tout cas, duplice par nécessité : un “moi profond” et un “moi social” [...] ». Cette duplicité sociale, nécessaire aux yeux de Goffman, qui se traduit par de l'hypocrisie polie, de menues manipulations et des mensonges bénins, est étrange pour un autiste. Spontanée chez un neurotypique, elle nécessite un apprentissage conscient pour un Asperger. Ainsi s'étonne dans son autobiographie Josef Schovanec : « Je comprenais peu à peu que les choses ne se passaient pas tout à fait comme prévu dans les textes officiels, et que, parfois, de petites entorses aux règlements était le prix à payer pour les contacts sociaux¹⁰. » La scène archétypale, que raconte notamment une bande dessinée scénarisée, selon la préface de l'ouvrage, par « une jeune femme Asperger avec des capacités intellectuelles élevées¹¹ », illustre ce fait de façon exemplaire :

- Tu as vu mon nouveau pull ? [demande une collègue de bureau.]
- M'en parle pas. J'a-do-re, [répond sa plus proche collaboratrice].
- Pas moi [, lâche Marguerite, l'héroïne]. Ça fait caca d'oie, ce jaune. Mais si tu l'aimes, c'est ce qui compte, hein...

Elle ne peut pas mentir. Quand elle pense quelque chose, elle le dit. Sans détour¹².

⁹ Livio BELLOÏ, *La Scène proustienne. Proust, Goffman et le sens du social*, Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1993, p. 101-102.

¹⁰ Josef SCHOVANEC, *Je suis à l'est*, op. cit., p. 71.

¹¹ Carole TARDIF et Bruno GEPNER, « Préface », dans Mademoiselle CAROLINE (dessin) et Julie DACHEZ (scénario), *La Différence invisible*, Paris, Éditions Delcourt, 2016, p. 5.

¹² Mademoiselle CAROLINE (dessin) et Julie DACHEZ (scénario), *La Différence invisible*, op. cit., p. 79.

Et l'image suivante montre que la collègue de Marguerite est blessée par sa franchise, alors que la loi morale intemporelle voudrait que l'on ne mente jamais.

N'en va-t-il pas de même des sous-entendus, des métaphores ou de l'ironie ainsi que de tout ce que Pierre Bourdieu nommait des « habitus », qui sont naturels pour les neurotypiques et bizarres pour les Asperger ? Or, il s'agit, dans tous les cas, de subtiles adaptations du Symbolique à l'autre, chaque fois liées à des interactions spécifiques¹³.

Même si ses manifestations sont donc très différentes d'un bout à l'autre du spectre, la déconnection *a priori* du Symbolique et de l'Imaginaire, du langage et de l'Autre, serait donc un point commun entre toutes les formes d'autisme.

J'emploie à dessein le conditionnel : je ne suis absolument sûr de rien. Mais cette seconde hypothèse me tient à cœur en raison de trois conséquences qu'elle implique.

D'abord, d'un point de vue pratique, elle confirme ma conviction selon laquelle il est inutile et injuste de punir un oui-autiste qui ne parle pas quand il adopte un comportement inacceptable socialement, comme se dévêtir en public ou se pisser dessus. La punition ne sera pas vécue comme l'application d'une loi, puisque l'autre n'a rien à voir avec ce qui constituent à ses yeux les vraies lois, mais comme un caprice incompréhensible et arbitraire.

Ensuite et en revanche, la valorisation des rituels en tant que marques du Symbolique permet de leur donner un rôle positif. Dans le cas de la vie avec un oui autiste qui ne parle pas, il peut s'avérer très profitable pour tout le monde de coconstruire ensemble de nouveaux rituels, qui aident, par exemple, à surmonter les frustrations. Je me permets de citer à ce sujet un autre passage inédit de *Robinson*.

Un rituel, somme tout assez commun, veut que les repas de midi et du soir soient suivi d'un dessert. Pour Robinson, il s'agit, invariablement, d'une crème au caramel composée d'une matière végétale qui ne doit pas se conserver au frigo. Auparavant, notre héros voulait manger toute la réserve à chaque repas : cela ne lui faisait pas peur d'en avaler quatre d'affilée. Bien entendu, tout refus de ma part se traduisait par de la frustration, celle-ci pouvant dégénérer en pratiques d'automutilation violentes. J'ai donc caché les crèmes (dans la bibliothèque, derrière les dictionnaires – cela reste entre nous). Cette précaution seule n'aurait pas suffi : il les aurait cherchées avec tant d'assiduité qu'il aurait fini par les dénicher. Alors, nous avons mis au point une sorte de petit jeu rituel. Je lui demande si saint Nicolas va venir et je le prie de sortir. Cela l'amuse : il sort sans discuter. Je vais chercher une et une seule crème que je mets dans le frigo, puis je lui rouvre la porte et lui repose la question : « Tu crois que saint Nicolas est venu ? » Je feins un étonnement toujours renouvelé en découvrant le miraculeux pot de crème dans le frigo. Après quoi, je demande, comme il se doit, à Robinson de dire merci à saint Nicolas, ce qu'il fait de bonne grâce par un geste qui consiste à poser l'index sous la bouche. Certes, pensez-vous, il est scandaleux d'exploiter ainsi toute l'année le grand homme, qui est très âgé, alors que son œuvre n'a lieu normalement qu'en décembre. Et cela deux fois par jour : après le dîner et après le souper. Je suis bien d'accord, mais un tel rituel évite bien des déconvenues...

Enfin, d'un point de vue politique et moral, une telle conception, contrairement à celle du présymbolique, permet une approche égalitaire de l'autisme, non hiérarchisée, inclusive, une approche qui ne se limite pas au thérapeutique. J'y tiens car les fonctionnements des autistes et des neurotypiques présentent chacun des avantages et des inconvénients : il s'agit de façons d'être au monde qui devraient toutes avoir droit à la reconnaissance. Le comportement social des autistes n'est, de ce point de vue, problématique que dans la mesure où il est minoritaire.

Qui a raison, dans *Le Misanthrope* de Molière ? Alceste qui, après avoir dit ce qu'il pensait de ses médiocres vers à un plumitif qui attendait des compliments, se justifie en déclarant :

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

¹³ Ainsi dans la bande dessinée citée *supra*, Marguerite ne comprend ni les blagues de son amoureux, ni les sous-entendus graveleux d'un voisin qui cherche à la draguer. Qui plus est, elle se torture à tort parce que, par distraction, en raccrochant le téléphone, elle a dit « bisou » à son patron.

Ou Philinte, goffmanien avant la lettre, qui lui répond :

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise ;
Et parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.

Certes, la pièce s'intitule *Le Misanthrope*, ce qui n'est pas flatteur pour Alceste, mais les commentateurs ne tombent pas d'accord quand il s'agit de savoir si Molière glorifie ou condamne le personnage éponyme.

Bien entendu, en ce qui concerne les oui-autistes qui ne parlent pas, la position que je défends là est plus difficile à tenir, car l'écart avec le fonctionnement du monde neurotypique est tel qu'il est impossible de ne pas adopter d'approche thérapeutique. Une loi à nos yeux insolite et implacable demande à Robinson de s'arrêter sur les plaques d'égout quand il traverse la rue : il est trop dangereux, dans la mesure où les chauffards sont mieux intégrés dans la cité que les oui-autistes, de le laisser respecter cette loi, dont on a alors envie de le « soigner », même quand, comme moi, on voit dans les rituels la marque de son humanité. Mais comment défendre théoriquement l'idée selon laquelle l'autisme serait une maladie dans certains cas et une façon d'être au monde dans d'autres ? Dans *Robinson*, j'ai en tout cas pris la position suivante :

Robinson n'a aucun problème. Parfois, il s'ennuie, parfois il râle, parfois il a mal au ventre. Mais la plupart du temps, il est gai, harmonieux, bien dans son corps, content de ses occupations. Il n'a pas de problème. Mais il en est un. Pour le monde tel qu'il est et tel que de plus en plus il devient.

Or, il s'agit du passage de mon roman dont m'ont le plus souvent parlé les parents d'enfants autistes que j'ai rencontrés...

Je ne veux cependant pas pêcher ici par angélisme. Bien entendu, dans un univers social qui n'est pas conçu pour eux, les autistes ont souvent la vie dure. Et, de l'autre côté, malgré l'amour, il est très difficile, pour un non-autiste, de vivre avec un oui-autiste non-verbal ou à peine verbal. Si je vois dans les rituels co-construits des micro-solutions qui soulagent certains pans de la vie quotidienne, d'autres rituels venus d'on ne sait où sont dangereux, ou exaspérants, ou fatigants, ou malpropres, ou coûteux quand ils se traduisent par des dégâts matériels, *etc.* Pour mieux les supporter, le meilleur moyen est d'essayer, dans la mesure du possible, de les comprendre, donc de quitter un instant les modes de pensée neurotypiques pour entrer dans ceux des autistes. Mais cette attitude généreuse comporte elle aussi un danger éthique : de même que tous et toutes les autistes sont uniques, de même, comme chaque être humain, ils et elles ne se définissent pas seulement par leur appartenance à une case de la nomenclature psy. Les autistes ne sont nullement davantage *seulement autistes* que les névrosés *seulement névrosés*. Réduire un individu, quel qu'il soit, à un seul trait, c'est déjà du fascisme. Il faut donc chercher un équilibre entre la compréhension du phénomène autistique et sa relativisation.

J'ajouterais volontiers une dernière petite réflexion sur ce point avant de conclure : on dirait que la charge s'inverse au fur et à mesure que l'on avance dans le *continuum* du spectre autistique. D'un côté, c'est l'entourage non-autistique qui s'adapte comme il le peut au comportement du oui-autiste a verbal, alors qu'à l'autre extrémité, il est clair que ce sont les Asperger qui sont amenés à sans cesse s'adapter aux codes sociaux des neurotypiques. D'où le récit et la réflexion à la fois troublante et déchirante de Théo Fache, qui est « passé d'une case à l'autre » et qui, par moments, envie son ami Vincent demeuré au début du spectre. Il raconte :

Puis il y a eu Vincent et mon rêve s'est réalisé. Avec Vincent, je n'avais plus besoin de me contrôler. Nous étions dans un monde identique, sans personne pour nous demander d'en sortir. Même si nous parlions peu car Vincent ne sait pas très bien s'exprimer, nous avons inventé un moyen de communiquer à l'aide de gestes et de sons faisant référence aux jeux vidéo que nous aimions tous les deux. À chaque récréation, nous pouvions nous isoler et reprendre des forces pour le reste de la journée. Je n'avais plus besoin de faire attention à ce que l'on demandait de moi.

À cette époque, j'ai réalisé que plus l'autisme est sévère, plus on nous laisse tranquilles. Cela voulait-il dire que plus j'allais faire des efforts, moins on me permettrait d'être moi-même¹⁴ ?

Et, dans les conclusions de l'ouvrage, Théo Fache note ceci :

Si on m'offrait un souhait à réaliser aujourd'hui, un seul, ce serait de ne plus être différent à ce point. Peut-être que si j'avais été atteint d'un cas plus sévère, j'aurais pu être heureux. Comme mon ami Vincent qui n'avait aucune idée de son handicap et qui souriait tout le temps¹⁵.

Pareille déclaration ouvre encore devant nous des abîmes de réflexion. Contentons-nous de dire que, dans ce contexte, le rôle des parents d'enfants oui-autistes qui ne parlent pas consiste non pas à éduquer, mais à aimer leur enfant tel qu'il est et qu'il restera et non tel qu'ils aimeraient qu'il devienne, contrairement à ce que veut l'amour qui s'adresse à des enfants non-autistes.

Je vous remercie de m'avoir lu.

¹⁴ Valérie GAY-CORAJOU et de Théo FACHE, *À la croisée des chemins*, op. cit., p. 38.

¹⁵ *Ibid.*, p. 138.